

**LA BOITE A
MUSIQUE**
COMÉDIE

HUGUES, Clovis (1851-1907)

1906

Texte établi par Paul Fièvre en mars 2018

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Août 2019.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement.

**LA BOITE A
MUSIQUE
COMÉDIE**

Par M. CLOVIS HUGUES

PARIS LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE.

**SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE
DE ROUERGUE, Jules Bardoux, Directeur.**

1906. Tous droits réservés.

PERSONNAGES.

NOELLIE.
LE COMTE D'ARTÈME.
LA COMTESSE D'ARTÈME.
BRIDANON, maire.
MADAME BRIDANON.
GEORGES, leur fils, collégien eu vacances.
NOÉMIE, servante.
DURENFLÉ, garde champêtre.
PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène se passe à la campagne.

Nota : Extrait de "Les Joujoux du Théâtre, comédie infantine, illustration de Louis Bailly", 1906. pp 69-113

LA BOITE A MUSIQUE

Le théâtre représente un coin de verdure, dans la campagne, Noellie est endormie sur un banc de gazon, à côté de sa guitare.

SCÈNE PREMIÈRE.

Georges, Noellie.

GEORGES, un crayon et un papier à la main.

« À quoi bon chanter le manoir,
À l'heure où le malheureux père
Ne peut même à sa vieille mère
Donner un morceau de pain noir ? »
5 Que ces vers-là sont doux ! Plus je me les répète,
Plus je sens que mon coeur est celui d'un poète.
J'aurais pu mal les coudre et les estropier,
Car je les ai d'un jet couchés sur le papier.
Mais j'ai je ne sais quoi dans l'âme qui me pousse
10 À trouver le mot juste, à rimer sans secousse,
Et je fais de beaux vers comme le pré fleurit.
J'ai seize ans, de l'entrain, du toupet, de l'esprit,
Et j'irai loin. Je suis fils de monsieur le maire,
Quoique né paysan du côté de ma mère.
15 On verra bien. Je veux, avant de retourner
Au collège, me faire en plein jour couronner
Au grand concours de vers qui doit cette semaine
S'ouvrir à l'Institut de Brive-la-Garenne.
Ô Muse, inspire-moi ! Relisons-nous d'abord.

NOELLIE, à part, s'éveillant.

20 Quel est ce beau monsieur qui babille si fort ?

GEORGES.

Ah ! mon pauvre cerveau, l'on te farcit de thèmes !
Que c'est petit pour moi ! Je vais dans les poèmes
Comme en un bain de lait m'enfoncer jusqu'au cou
Je suis poète !

NOELLIE.

Quoi ! Ce garçon serait fou ?

GEORGES, gesticulant.

25 Vents qui passez, j'ai lu qu'à la voix de Pindare
Vous soupiriez jadis ainsi qu'une guitare !
J'ai trempé comme lui mon luth harmonieux
Dans le flot poétique où s'abreuvent les dieux :
30 Voyons si je saurai comme lui faire naître
Un accord dans ces bois que mon souffle pénètre !

Il chante sur un air ridicule qu'il improvise.

« À quoi bon chanter le manoir,
A l'heure où le malheureux père
Ne peut même à sa vieille mère
Donner un morceau de pain noir ? »

À peine a-t-il fini son chant que Noellie commence une ritournelle sur sa guitare.

GEORGES.

35 Une guitare ! Ô Ciel ! Ô touchante merveille !
En croirai-je l'écho, mes yeux et mon oreille ?

NOELLIE.

Croyez-en Noellie.

GEORGES.

Ô déesse !

NOELLIE.

M'appellez-vous déesse ? Pourquoi

GEORGES.

Je... À tes pieds, devant toi,

NOELLIE.

Vous me tutoyez.

GEORGES.

40 Virgile tutoyait... Pardon si je m'oublie.

NOELLIE.

Parlez-moi sans folie.
Depuis quand êtes-vous malade, mon ami ?

GEORGES.

Moi ! Je n'ai jamais mieux trotté, mangé, dormi.

NOELLIE.

Vraiment ? Vous me trompez.

GEORGES.

Non, je vous le répète.

NOELLIE.

45 Pourquoi disiez-vous donc que vous êtes poète ?
Je pensais que c'était un mal crue vous aviez :
N'avais-je pas raison ?

GEORGES.

Un mal ? oh ! vous riez !

NOELLIE.

50 Je ne ris pas. Je dis qu'un jeune homme qui passe,
Menaçant du regard les oiseaux dans l'espace,
Envoyant aux ormeaux des saluts de la main,
Ayant l'air de chercher dans le ciel un chemin,
Comme s'il en rêvait la suprême escalade,
Fût-il gras comme vous, n'est qu'un simple malade.

GEORGES, le doigt sur le front.

Déesse, en quatre mots, j'ai quelque chose là

NOELLIE.

Je vous le disais bien.

GEORGES.

Un brasier !

NOELLIE.

C'est cela.

GEORGES.

55 Une forge !

NOELLIE.

C'est juste.

GEORGES.

Un volcan !

NOELLIE.

C'est logique
N'avez-vous pas aussi quelque peu de colique ?

GEORGES.

Non.

NOELLIE.

De la fièvre ?

GEORGES.

Non.

NOELLIE.

Vous avez au cerveau
Quelque dérangement, le cas n'est pas nouveau
Si jeune et déjà fou !

GEORGES.

Que la muse me damne !

60 Je suis poète !

NOELLIE.

Alors prenez de la tisane.

GEORGES.

Ah ! Par pitié pour moi, ne raillez pas ainsi.

NOELLIE.

Bon monsieur, je vous plains de tout mon coeur.

GEORGES.

Merci !
Mais, dites-moi, pourquoi vous cacher de la sorte ?
Certains auteurs latins racontent...

NOELLIE.

Peu m'importe.

GEORGES.

65 Racontent qu'on a vu quelquefois sans façon
Des nymphes conseiller des poètes.

NOELLIE.

Chanson !

GEORGES.

Minerve et Calypso...

NOELLIE.

Ce sont des noms de femmes ?

GEORGES.

Ont...

NOELLIE.

Je n'ai pas l'honneur de connaître ces dames.
Je suis une chanteuse errante. C'est la faim
70 Qui réveille ma voix : ma guitare est mon pain.
Je m'en vais chaque jour de chaumière en chaumière
Gazouiller un couplet qui s'achève en prière ;
On m'écoute, et l'on m'aime, et les petits enfants,
Gais, attachant sur moi leurs beaux yeux triomphants,
75 Me font de leurs bras ronds une charmante chaîne.
J'ai bien souvent pleuré ; mais j'ignore la haine,
Parce que j'ai compris que l'amour est dans tout,
Et si l'on m'aime un peu, vite j'aime beaucoup.
Quand je suis seule avec mes rêves, je m'amuse
80 A faire bavarder ma mémoire confuse.
Je me revois alors dans de la clarté. L'air
Me donne des baisers de parfums. Le ciel clair
Contient plus d'infini qu'au pays où nous sommes.
Là les mots chantent mieux dans la langue des hommes
85 Mon père est un seigneur pensif dans son château,
Et je revois le lac, les vignes, le coteau.
Un très belle dame, assise à la fenêtre,
Me berce entre ses bras : c'est ma mère peut-être !
Et je songe, et mon coeur palpite. Puis, adieu
90 Les vignes, le château, ma mère et le lac bleu !
Des haillons brodés d'or, des clameurs dans la foule,
Des planches que l'on dresse, une maison qui roule,
C'est ma vie. Un matin, j'ai quatorze ans, je pars,
Rieuse, les pieds nus et les cheveux épars.
95 Je vais, je vais toujours ; mais la route m'égare,
Et je demeure, hélas ! seule avec ma guitare.
Je vous ai tout conté pour vous distraire un peu
Dites-moi maintenant qui vous êtes.

GEORGES.

Parbleu !

Vous le savez fort bien.

NOELLIE.

Fort mal, je vous le jure.

GEORGES, emphatiquement.

100 Je suis le rossignol de ce nid de verdure !

SCÈNE II.

Noellie, Georges, Noémie.

NOÉMIE, entrant brusquement en scène.

Vrai, je ne savions point que monsieur Bridanon
À de simples oiseaux pouvait donner son nom.
Voilà plus de trente ans que j'avons ce bon maître,
Et, s'il est rossignol, il le fait peu paraître :
105 Il ne chante jamais. Raisonçons, s'il vous plaît.
Je vous ai vu petit comme un petit poulet ;
Mais, pour vous garantir de la pluie et des rhumes,
Quand donc, monsieur l'oiseau, vous poussa-t-il des plumes ?

À Noellie.

110 Pauvrette, mon enfant, je ne connaissions point
Votre joli museau ; mais il est fait à point
Pour qu'on vous aime un brin, sitôt qu'on l'examine.

NOELLIE, riant.

Il ne faut pas juger les nymphes sur la mine.

NOÉMIE.

Je vous ai tous les deux écoutés en passant.

GEORGES.

C'était du temps perdu.

NOÉMIE.

C'était divertissant.

GEORGES, rêvant.

115 Je serai couronné.

NOÉMIE.

Notre jeune homme songe.

GEORGES.

L'idéal est un fleuve où mon être se plonge.

NOÉMIE.

En plongeant trop l'on perd la soif et l'appétit.

NOELLIE.

Monsieur, ne plongez pas.

GEORGES.

Que ce monde est petit !

Je m'en vais.

NOELLIE.

Restez donc.

GEORGES.

Ma victoire s'apprête.

NOÉMIE.

120 C'est bien. Vous, mon enfant, croquez cette galette.

NOELLIE.

Vous êtes bonne, bonne, et mon coeur s'y connaît.

GEORGES.

Je m'en vais sur ce mot essayer un sonnet.

SCÈNE III.

Noellie, Noémie.

NOÉMIE.

Quel étrange étourneau que ce rossignol !

NOELLIE.

À le voir prendre au vol les phrases que je sème. J'aime

NOÉMIE.

125 Je sommes simplement une fille des champs ;
Mais je nous connaissons dans les propos touchants,
Et je devinons ben que tout comme un vicaire
Vous nous feriez pleurer, si vous montiez en chaire.
Tenez, embrassez-moi, vous êtes un trésor.

NOELLIE, l'embrassant.

130 Pour le pauvre qui souffre un baiser est de l'or.
Mais quel est ce vieillard sévère qui s'avance ?
Il a l'air de souffrir. Consolons-le.

NOÉMIE, mystérieusement.

Silence !

SCÈNE IV.
Noellie, Noémie, Le Comte.

LE COMTE, l'oeil égaré.

Est-ce vous qui m'avez tué dans ma maison ?

NOÉMIE, bas à Noellie.

La perte de sa fille a troublé sa raison.

NOELLIE.

135 Hélas !

LE COMTE.

Qui donc a fait de moi, comte d'Artème,
Une ombre renfermant le néant de moi-même ?
Je vivais, on m'a pris mon être, je suis mort,
Et sur moi maintenant il souffle un vent si fort
Que je frissonne comme un vain feuillage.

À Noellie.

140 Petite. D'où viens-tu ? N'as-tu pas sur ta route
Rencontré mon bonheur ? Mon bonheur a seize ans,
Gazouille, chante, rit, jase avec les passants.
Un jour il est parti comme l'oiseau s'envole.
Comme on est peu de chose et que la vie est folle !

NOÉMIE.

145 Pour ne pas le troubler, tenons-nous à l'écart.

NOELLIE.

Que grande est ma pitié pour ce triste vieillard !

Elles se retirent.

SCÈNE IV.

LE COMTE.

Ma fille ! ô souvenir ! lointain lever d'aurore !
Elle chantait déjà, toute petite encore,
Le doux chant qui l'avait endormie au berceau.
150 C'est un souffle qui passe, un cantique d'oiseau,
Et de tout temps on l'a chantonné pour l'enfance
Dans notre harmonieux langage de Provence.
Je rêve, une clarté m'effleure dans la nuit ;
J'espère, et j'ai moins peur du spectre qui me suit,
155 Quand je suis seul avec le talisman sonore
Où vibre la chanson de mon Éléonore.

Sortant une petite boîte à musique.

Puisque nous voilà seuls, viens et répète-moi
Le refrain que mon cœur ne trouve plus qu'en toi,
Et, Remplissant d'amour, de paix et de musique,
160 Berce-moi lentement de ta voix mécanique !

Il s'agenouille devant la boîte à musique qui exécute son air. la berceuse provençale NÈNE, SOKSOK. À peu près : DODO, L'ENFANT DO.

Éléonore ! Elle est vivante et me sourit.
Je l'entends, je la vois au fond de mon esprit :
N'est-ce pas qu'elle est là sur mes genoux assise ?
N'est-ce pas que son souffle est pur comme la brise ?
165 N'est-ce pas qu'elle est belle avec ses yeux si doux ?
Mon enfant, ma Nono, reste sur mes genoux ;
Laisse mes doigts glacés caresser tes doigts roses ;
Babille ton babil, dis-moi des tas de choses.

La musique cesse.

Mais tu ne chantes plus. Dormirais-tu, bébé ? i
170 La tempête est venue et le vent m'a courbé.
Ferme tes jolis yeux : de même dans ses voiles
La plus belle des nuits peut cacher ses étoiles.
Ô Nono, mon enfant, trésor de mes trésors,
Comme toi je me tais, comme toi je m'endors.

Il s'assoupit dans l'herbe.

SCÈNE VI.

Le Comte, Le Garde Champêtre.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

175 Bravo, Monsieur le Comte ! Il paraît que la mousse
Est un lit où les fous sommeillent sans secousse
Je suis garde champêtre et n'ai pour oreiller
Que trois pailles en croix où l'on dort pour veiller ;
180 Mais, soit dit franchement, je crois que j'aurais honte
De me coucher dans l'herbe, étant Monsieur le Comte.
Que la terre te soit légère, ô pauvre fou !

Ramassant la boîte.

iens, quelle est cette boîte ? On dirait un joujou.
Au fait, qu'est le vieux comte ? Un enfant qui s'amuse,
Et, s'il a des joujoux, sa cervelle l'excuse.

Tournant la boîte entre ses doigts.

185 Une boîte ! À quoi donc ce ressort-là sert-il ?
Un bout d'acier qui plie, et pas plus gros qu'un fil !
Pressons-le lentement : il faut que je m'explique...

La boîte recommence son air.

Le diable est là dedans et fait de la musique !

S'agenouillant devant la boîte, qu'il remet à terre.

Monsieur le diable, hélas ! je viens mal à propos,
190 En troublant votre paix, de troubler mon repos.
Ce ressort était là, je l'ai pressé ; j'avoue,
La honte dans le coeur, la rougeur sur la joue,
Que j'aurais dû ne pas prendre comme cela
Dans mes indignes mains la boîte où vous voilà.
195 Que vais-je devenir si votre seigneurie
Sur moi, pauvre mortel, déchaîne sa furie ?
J'ai le plus grand respect pour Votre Majesté.
Sire diable, pardon pour ma témérité,
Dormez, et, comprenant que ma prière est juste,
200 Ne faites plus ce bruit dans votre boîte auguste !

La musique cesse.

Merci, monsieur le diable !

LE COMTE, s'éveillant.

Oh ! Quelqu'un est ici !
Que vous ai-je donc fait pour me dire merci ?

SCÈNE VII.

**Le Comte, Le Garde Champêtre, Noellie,
Noémie.**

NOELLIE, à part.

Quel est le souvenir qu'en mon esprit éveille
Ce son mystérieux qui m'a frappé l'oreille ?

NOÉMIE.

205 Notre garde champêtre, à ce que je voyons,
A cette boîte-là fait ses dévotions.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Je ne fais rien du tout.

NOÉMIE.

Le cas n'est point pendable.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Je consolais monsieur...

LE COMTE.

D'être monsieur le diable.

NOELLIE.

210 Il m'a semblé que j'ai tout à l'heure entendu
Un accord vague auquel mon coeur a répondu.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Vous aurez en marchant pincé votre guitare,
Sans le vouloir.

NOELLIE.

Entendu... Non pas ! j'ai, je vous le déclare,

LE COMTE.

215 Qu'avez-vous entendu, mon enfant ?
Le sein toujours gonflé d'un sanglot étouffant,
Les fous seuls ont le droit de comprendre ces choses
Ce ne sera pas vous avec vos lèvres roses,
Avec votre sourire où tant de grâce luit,
Qui descendrez jamais dans l'horreur de ma nuit !

Il s'assoupit.

NOÉMIE.

Tu pleures, ma pauvrete ?

NOELLIE.

220 Oh ! Si j'étais la fille
De ce vieillard volé dans sa part de famille,
Sa raison reviendrait, son ciel serait moins noir.

LE GARDE CHAMPÊTRE, se retirant.
Appelez-le papa tout de suite. Bonsoir !

À part.

Je les observerai de là-bas. C'est probable
Qu'elles vont à leur tour faire chanter le diable.

SCÈNE VIII.

Le Comte, Noellie, Noémie.

NOÉMIE.

225 Nous sommes seules : bon ! J'allons tirer au clair
Pourquoi monsieur le garde a dit tant de Pater
Devant ce bijou-là.

NOELLIE.

Si c'est une amulette
Pour les vieux qu'a battus une longue tempête,
Que pouvait-il lui dire ?

NOÉMIE.

230 Ah ! Quel ennui d'avoir
Été si loin du comte ! On aurait pu savoir...
Vois, ne dirait-on pas qu'autour de ces figures
Quelqu'un a dans le bois tracé des écritures ?
Je devinons cela ; mais je n'entendons bien
Que les gros imprimés du vieux paroissien.

NOELLIE, lisant.

235 Si tu trouves, boîte gentille,
Une enfant pauvre en mon chemin,
Comme elle peut être ma fille,
Reste dans sa petite main !

NOÉMIE.

Ainsi, garde la boîte : elle est à toi, mignonne.

NOELLIE.

240 Je le sens, c'est à moi que le hasard la donne ;
Et pourtant je ne sais quoi d'obscur me défend
De la garder. J'ai peur...

NOÉMIE.

Quoi ! N'es-tu pas l'enfant
Qui s'en va sans appui, sans feu, sans pain, sans gîte ?

245 N'as-tu pas, dis-le-moi, la main toute petite ?
Et cette boîte-là, ramassée en chemin,
Ne peut-elle rester dans ta petite main ?
Le hasard se conduit avec intelligence,
Et parfois le bonheur nous vient sans qu'on y pense.

NOELLIE.

J'hésite.

NOÉMIE.

250 Libre à vous ! moi, je n'hésitons point.
Je la prenons. Demain j'éclaircirons le point
De savoir si tu dois, étant moins indécise,
La rendre ou la garder.

Elle met la boîte sous son tablier.

SCÈNE IX.

**Le Comte, Noellie, Noémie, Le Garde
Champêtre.**

LE GARDE CHAMPÊTRE, un carnet à la main.

Halte ! je verbalise !

NOÉMIE.

Que nous chantez-vous donc ?

LE COMTE, s'éveillant.

Qu'ai-je encore entendu ?

NOÉMIE.

Quelque chien enragé vous aurait-il mordu ?

LE GARDE CHAMPÊTRE, écrivant.

255 « Je soussigné .- déclare en bon garde champêtre-
Que monsieur Bridanon, notre maire, mon maître -
M'a donné - par arrêt notifié légal ?-
La magnanimité - d'un pouvoir intégral. -
En foi de quoi, - devant la loi, -je certifie,
260 - Sain de corps et d'esprit,-sans peur qu'on m'en défie, -
Que j'ai,-le présent jour,-à l'heure où, fatigué,
Je m'assieds un instant sur les roches du gué,
- Surpris la Noémie - attachée audit maire, .-
Dérobant lestement, - d'une façon très claire -
265 A monseigneur le comte - assoupi doucement
- Une boîte où le diable a pris un logement :
En présence de quoi, - le fait étant notoire,
- J'ai, - le crayon en main, n'ayant pas d'écrivoire,
Sur ledit vol patent verbalisé ceci.
270 Je signe : Durenflé - garde champêtre ici. »

NOÉMIE.

A-t-on jamais oui des balivernes telles !

LE GARDE CHAMPÊTRE, écrivant de nouveau.

« Je constate qu'ayant - verbalisé d'icelles -
J'ai subi de la part de ladite - un affront
Sur lequel au palais - les lois prononceront ;
275 Ce de quoi je transcris le sens qui me concerne :
A-t-on oui jamais - pareille baliverne ! »

NOÉMIE.

Vous me répétez mal, monsieur le perroquet.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Voulez-vous m'étourdir avec votre caquet ?

NOELLIE, le contrefaisant.

Je soussignée, ?- ayant pour témoin ma guitare,
280 - Devant ma conscience et le code, - déclare
Que le sieur Durenflé, - garde champêtre ici,
- Se sert de certains mots qui nous blessent aussi.

LE COMTE, rêveur.

Ah ! comme cette enfant est rieuse et jolie !

NOELLIE.

En foi de quoi, céans, je signe : Noellie.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

285 Signez, je verbalise, ayant du moins un nom
Qui fait autorité chez monsieur Bridanon.

NOÉMIE.

Peste !

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Décidez-vous à me rendre la boîte
Que sous ce tablier cache votre main droite.

LE COMTE, à part.

Laissons faire l'enfant.

Haut.

Vous êtes inhumain !

LE GARDE CHAMPÊTRE.

290 Je suis garde champêtre.

NOÉMIE et NOELLIE, entraînant le comte.

Eh bien ! Passez demain !

SCÈNE X.

Le Garde Champêtre, puis Georges.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

AIR : Marchande de marée.

Si Bridanon est maire
De la localité,
La prudence est la mère
De toute sûreté.
295 Grande étant ma prudence,
A ce titre vraiment,
Je suis la providence
De l'arrondissement.
Sans escorte
300 Je me porte
Partout où l'ordre est troublé ;
On me nomme
Jusqu'à Rome
Le fin renard Durenflé.

GEORGES, se glissant sur la scène.

305 Sans escorte
Il me porte
Partout où l'ordre est troublé ;
On le nomme
Jusqu'à Rome
310 Le fin renard Durenflé.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Je n'ai rompu de lances
Que contre les méchants ;
Je prends dans leurs balances
Les faux poids des marchands ;
315 Je suis les bons apôtres
Qui traînent leurs paniers
Dans les vignes des autres ;
Mais j'absous les meuniers.
Au village,
320 C'est l'usage,
De tout temps ils ont volé ;
On me nomme
Jusqu'à Rome
L'intrépide Durenflé.

GEORGES.

325 Au village,
C'est l'usage,
De tout temps ils ont volé ;
On le nomme
Jusqu'à Rome
330 L'intrépide Durenflé.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Les gars sous la tonnelle
Chantent comme des sourds.
Aussitôt qu'on m'appelle,
Comme un perdreau j'y cours.
335 Là vous voyez, ô treilles !
Sous le grand ciel vermeil,
Au goulot des bouteilles
Se pendre le soleil.
Je l'imite
340 Au plus vite,
Le cerveau par lui brûlé ;
On me nomme
Jusqu'à Rome
Le bon père Durenflé.

GEORGES.

345 Il l'imite
Au plus vite,
Le cerveau par lui brûlé ;
On le nomme
Jusqu'à Rome
350 Le bon père Durenflé.

GEORGES, sortant une lettre de sa poche.

Ah çà, vous sentez-vous, en jouant de vos flûtes,
D'aller jusques à Brive en quatorze minutes,
D'y voir monsieur Trichard, un brave homme tout rond,
Président des jurés qui me couronneront,
355 De lui donner ce mot et de venir sur l'heure
M'apporter sa réponse ? On m'a dit qu'il demeure
Sur le cours. Il s'agit de mon couronnement.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Votre couronnement est mon étonnement !
Mais, il suffit. Donnez la lettre, que je vole.

GEORGES, la lui donnant.

360 Tu viens, ô Durenflé, de faire une hyperbole !
Laisse-moi t'embrasser.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Un tout petit moment !
J'ai tout à l'heure ici rédigé proprement

Certain procès-verbal que vous pourrez, j'espère,
Déposer clans les mains de monsieur votre père.

GEORGES, prenant le procès verbal.

365 Comptez-y.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Maintenant je pars comme un éclair.

GEORGES.

Prenez garde surtout d'exposer au grand air,
De ternir, d'effleurer d'une main peu discrète
Ce papier qui contient ma gloire de poète,
Et, comme mon succès mérite d'étonner,
370 Ne dites pas enfin qu'on va me couronner.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

AIR : Quand on conspire.

De l'hirondelle
J'ai les vertus :
Prompt et fidèle,
Chanteur en plus !
375 C'est la ressource
Des beaux esprits :
À moi, la course !
À vous, le prix !

SCÈNE XI.

GEORGES, après avoir lu le procès-verbal.

380 Par Mercure ! je crois que dame Noémie
Rit peu pour le quart d'heure. Ah ! vous avez, ma mie,
Plaisanté mon parler qui vous semble étonnant.
Eh bien, si vous l'osez, plaisantez maintenant !

SCÈNE XII.

**Georges, La Comtesse, Noellie, Madame
Bridanon.**

LA COMTESSE.

Ainsi, nous vous gardons, gentille Noellie ?
Le comte, mon époux, en vous voyant oublie
385 Un passé douloureux : l'oubli, c'est du bonheur.

NOÉMIE.

Elle ne voudra pas attrister Monseigneur.

LA COMTESSE.

Et nous prendre, en fuyant, le bonheur qu'il réclame

NOELLIE.

Je vous l'ai dit, je suis à vos genoux, madame,
Prête, pour dissiper l'ennui de votre époux,
390 À voir en moi sa fille, à voir ma mère en vous.

LA COMTESSE, l'embrassant.

Oui, je serai ta mère, enfant. Déjà je t'aime
Ainsi qu'une moitié vivante de moi-même.
Nous nous raconterons nos souffrances, tout bas.
395 Hélas ! il t'a fallu bien souvent, n'est-ce pas ?
Subir le froid, lutter contre la faim sans doute
Et meurtrir tes pieds nus aux cailloux de la route.

GEORGES, à part.

Prenons vite une pose.

Il lit le procès-verbal avec un air inspiré.

Oh ! se faire un grand nom !
Oh ! La gloire !

LA COMTESSE.

Tiens, tiens ! Le petit Bridanon !

GEORGES, à part.

Le petit ! Le petit ! Quel outrage à ma muse !

Haut.

400 Madame la Comtesse et vous, maman, excuse !
Je gazouillais.

MADAME BRIDANON.

Mon fils, la passion des vers
Te mettra quelque jour la cervelle à l'envers.
Ton père, tu le sais, est un esprit pratique

405 Qui voudrait te pousser dans la mathématique ;
Le commerce, voilà ce qui produit de l'or.
Toi, tu fais des chansons, puis des chansons encor.
Que rapporte cela ? Fils, je te le demande,
Est-il, sous le soleil, une gloire plus grande
410 Que d'avoir des écus, tout en rimant très mal ?
Va, va, nous te verrons mourir à l'hôpital.

GEORGES.

On a fait cette histoire à tous les grands génies.

NOELLIE.

Les nymphes, en tout cas, aiment leurs harmonies.

LA COMTESSE, désignant le procès-verbal.

Mon petit, sont-ce là de tes rimes ?

GEORGES.

Qu'un sonnet.

Ce n'est

LA COMTESSE.

Un sonnet ! c'est charmant, le sonnet !

GEORGES.

415 Des vers à peine éclos, jetés sur cette feuille,
Dans ce riant séjour où l'esprit se recueille,
Mais qui, polis à peine, à peine endimanchés,
420 Dans la crainte du jour y demeurent cachés.

MADAME BRIDANON.

420 Qu'ils soient polis à peine ou qu'ils aient l'air barbare,
Qu'ils soient endimanchés ou non, je m'en empare !

Elle saisit le procès-verbal.

SCÈNE XIII.
Les Précédents, Le Comte, Noémie, Bridanon,
Paysans et Paysannes.

LES PAYSANS.

Vive monsieur le maire !

BRIDANON.

Il serait très normal
Que le fait fût transcrit dans un procès-verbal,
Avant de procéder...

LES PAYSANS.

Vive monsieur le maire !

BRIDANON.

Avant de procéder aux débats de l'affaire ;
425 Car la légalité dans la pénalité...

LES PAYSANS.

Vive monsieur le maire !

BRIDANON.

Est la légalité

PREMIER PAYSAN.

C'est ben ça.

DEUXIEME PAYSAN.

Tout à l'heure, à Brive-la-Garenne,
Durenflé m'a juré que la chose est certaine...

PREMIÈRE PAYSANNE.

Et que la Noémie a pris dans le gilet
430 Du comte cette boîte.

DEUXIÈME PAYSANNE.

Où le diable parlait.

NOÉMIE.

Quand vous aurez fini, je causerai.

BRIDANON.

Silence !

PAYSANS ET PAYSANNES.

Vive monsieur le maire !

BRIDANON, gesticulant.

Il est une balance...

PAYSANS ET PAYSANNES.

Vive monsieur le maire !

DEUXIÈME PAYSANNE.

Écoutons-le parler.

BRIDANON.

Il est une balance.

QUATRIÈME PAYSANNE.

À quoi bon le troubler ?

BRIDANON.

435 Il est une balance où la justice humaine...
J'allais faire un discours : ma cravate me gêne ;
J'ai fini.

SCÈNE XIV.

Les Précédents, Le Garde Champêtre.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Moi, je n'ai pas encore fini.

PAYSANS ET PAYSANNES.

Salut à Durenflé !

GEORGES.

Durenflé, sois béni !

LE GARDE CHAMPÊTRE.

440 Permettez-moi d'abord de donner cette lettre
À monsieur Georges.

GEORGES, emphatiquement.

Non, lisez, garde champêtre,
Lisez tout haut, afin qu'on aj)prenne aujourd'hui
Que dans notre village un nouvel astre a lui
Et que par l'Institut de Brive-la-Garenne
Mon front est couronné de la feuille de chêne !

LE GARDE CHAMPÊTRE, haussant la voix et lisant.

445 « Monsieur Georges, vos vers sont les vers d'un moutard.
Votre tout dévoué : Polydore Trichard.

BRIDANON.

Vive l'astre nouveau !

PAYSANS ET PAYSANNES.

Vive le nouvel astre !

GEORGES, les yeux sur la lettre.

Suis-je assez incompris !

MADAME BRIDANON, à Durenflé.

Réparons ce désastre :
Tenez, lisez ceci qui peut-être est moins mal.

LE GARDE CHAMPÊTRE, ouvrant la feuille.

450 C'est mon procès-verbal !

PAYSANS ET PAYSANNES.

C'est son procès-verbal !

LE COMTE.

Voyons, sommes-nous fous tous ensemble ?

BRIDANON.

J'admire
Que nous nous regardions face à face sans rire.

LE COMTE.

Si le sort, impuissant à faire du nouveau,
Vous a tout comme à moi détraqué le cerveau,
455 Soyez du moins de ceux qui sont gais en famille
Frères, connaissez-vous la chanson de ma fille ?

À Noémie.

Allons, ma pauvre enfant, montrons-leur ce joujou
Qu'ils t'accusaient, les fous ! d'avoir pris au bon fou.

Il place la boîte au milieu de la scène.

Approchez ! approchez !

Tous s'approchent.

460 Et toi, bijou sonore,
Redis-nous la chanson de mon Éléonore !

La boîte exécute a nouveau sa berceuse provençale.

NOELLIE, au moment où l'on recommence.

Néné, sonson,
Vèné, vèné, tou-dé-long,

La sonson voù pas veni,
Loti pichoun voù pas dourmi.
465 O ma Nono, ma fille '
Néné, sonson,
Vèné, vèné, tou-de-long,
La sonson voù pas veni,
Lou pichoun voudriè dourmi.

Pendant ce temps la Comtesse et le Comte se sont approchés de Noellie lentement, comme dans l'extase. Au dernier vers ils se jettent dans ses bras.

LE COMTE et LA COMTESSE.

470 Ô ma Nono, ma fille !

NOELLIE.

Ô ma mère ! Ô mon père !
Nono ! Je me souviens...

MADAME BRIDANON, à la comtesse.

Je suis un peu sa mère,
Puisque je l'allatai, lorsque j'eus le bonheur
De vous voir en Provence !

GEORGES, troublé.

Et moi, je suis sa soeur !

BRIDANON.

Je suis son maire !

NOÉMIE.

Et moi, moi, ma petite amie ?
475 Qu'est-ce donc que j'allons t'être ?

NOELLIE.

Ma Noémie.

LE COMTE.

Ma Nono, ton regard éveille ma raison.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Le diable est à la fin sorti de sa prison ;
Mais ce diable a si bien dénoué toutes choses
Qu'il est le plus charmant de tous les diables roses.

PAYSANS ET PAYSANNES, entourant Georges.

480 Monsieur Georges, pourquoi cette musique-là
A-t-elle donc si vite amené tout cela ?

GEORGES.

Je vous le conterai demain. Pour le quart d'heure,
Sachez, ô mes amis, que la gloire est un leurre,
Et qu'au moment où l'homme à peine a du pain noir,

485 Un poète ne doit pas « chanter le manoir » !

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].